

Petite enfance et adolescence

Neuchâtel, 1897-1911

Quand comprendrons-nous que nous sommes appelés à la grandeur ?

Quand comprendrons-nous que Dieu est une présence brûlante au fond de nous-mêmes ?

Quand comprendrons-nous que Dieu est la Présence la plus actuelle et la plus réelle, la Présence hors de laquelle on ne peut rencontrer personne ?

Quand comprendrons-nous combien l'Évangile est merveilleux ?

Maurice ZUNDEL

LORSQU'UNE GRANDE ÂME voit le jour, on souhaiterait en être averti par quelque phénomène remarquable, mais nul frisson cosmique ne vient secouer la paisible ville de Neuchâtel en ce 21 janvier 1897. Au 8, rue Saint-Nicolas¹, Léonie Zundel vient de mettre au monde Maurice, son troisième enfant. Renée et Willy sont ses aînés de deux ans et un an, Gabrielle naîtra l'année suivante.

« Neuchâtel est une ville charmante, installée près d'un lac plein de poésie, bénéficiant d'un environnement chargé de douceur. C'est une cité savante, plutôt aristocrate, intellectuelle et universitaire,

1. La famille Zundel s'installera par la suite au 22, rue Saint-Nicolas, avant un dernier déménagement au 85, faubourg de l'Hôpital.

et à l'image du pays, à très large majorité protestante¹. »

Les Zundel ne font pas partie de cette majorité. Depuis 1848 en effet, la configuration religieuse du Pays de Neuchâtel a changé. Chassé par la Réformation farellienne² dès 1530, le culte catholique a retrouvé un droit de cité en terre neuchâteloise à la fin de l'Ancien Régime. Dès l'époque napoléonienne, des communautés catholiques se sont développées au-delà des irréductibles paroisses anti-farelliennes de Cressier et du Landeron et en 1841, le clergé catholique est re-

1. Maurice Zundel, carmel de Matarieh, mai 1967.

2. Guillaume Farel, 1489-1565. Adeptes de Lefèvre d'Étaples, ce réformateur religieux français, influencé par les idées de Zwingli, fit adopter la Réforme à Genève avec Calvin qu'il y avait fait venir, et à Neuchâtel où il se retira et mourut, en 1565.

connu comme sixième corps de l'État. L'École catholique est fondée en 1845. L'évolution est irréversible. Vers la fin du XIX^e siècle, alors même que les réformés sont tiraillés entre « nationaux » et « indépendants », la communauté catholique fait preuve d'un dynamisme remarquable. L'expression la plus évidente en est la construction de l'église Notre-Dame-de-l'Assomption, cette « église rouge » qui joua un rôle déterminant dans la jeunesse et la vocation de Maurice Zundel, comme dans celles de beaucoup de catholiques neuchâtelois depuis lors.

Le catholicisme l'a donc emporté dans la famille Zundel. De haute lutte ! Le « schisme » a été semé dès la génération précédente. La grand-mère maternelle

de Maurice, Suzanne Turin¹, est une protestante convaincue, « extrêmement anticatholique », débordante de charité et d'amour du Christ. Pourquoi épousa-t-elle un catholique ? Nous n'avons pas les clefs de cette union plutôt malheureuse. Toujours est-il que sa beauté séduisit de plein fouet Léon Gauthier, pratiquant formaliste, dont la fidélité à l'Église ne sera jamais vraiment illuminée par la foi. Assez ignorant de la religion de sa femme, tout comme de la sienne d'ailleurs, il affiche malgré tout vis-à-vis du protestantisme une indéfectible into-

1. Vaudoise de naissance, Suzanne a vécu en Russie une partie de sa jeunesse où elle fut gouvernante, tout comme l'une de ses sœurs. Cette dernière épousa d'ailleurs un Russe dont elle eut un fils. Celui-ci étant entré dans les ordres, Maurice Zundel a pu dire qu'il avait un cousin moine orthodoxe.

lérance, exigeant de son épouse, selon le droit canon de l'époque, qu'elle s'engage par contrat à donner à leurs enfants une éducation catholique. L'entente de ce couple mal assorti n'en sortira pas indemne.

Suzanne se sent quotidiennement agressée dans sa foi et sa pratique religieuse. Apprendre l'*Ave Maria* à son fils et sa fille est pour elle plus qu'un supplice : un blasphème. Serrant les dents, elle s'acquitte néanmoins fidèlement de sa tâche, laissant filer régulièrement son amertume dans cet avertissement qu'elle prodigue plus particulièrement à sa fille Léonie : « Surtout pas de mariage mixte ! C'est atroce¹... »

1. Maurice Zundel, carmel de Matarieh, mai 1967.

La mère de Maurice est donc élevée dans le catholicisme le plus formaliste, le plus strict, le plus fermé qui soit, cela d'autant plus que les tenants de cette religion vivent regroupés dans un quartier éloigné du centre-ville. Les recommandations maternelles, jointes à une vie de ghetto, amèneront la jeune fille à s'unir à Wilhelm Zundel, d'un catholicisme assez vague, mais que Léonie, zélée, enracinera dans ses pratiques religieuses. Ils échangeront leurs consentements le 3 octobre 1891 dans la petite chapelle de la Maladière, attenante à l'hôpital de la Providence tenu par les sœurs hospitalières de Besançon, dans laquelle Maurice sera baptisé et consacré à la Vierge.

Wilhelm est suisse-allemand. Né à Oeschgen en 1867, il est le fils de Johan-

nes Wilhelm Zundel, maréchal-ferrant originaire d'Argovie qui, à la suite de graves revers, voulut chercher fortune en Amérique vers la fin des années 1870, mais mourut sur le bateau. Son épouse, Fridoline, gravement malade, était restée au pays avec leurs six enfants. Elle ne dut pas survivre longtemps à son mari car Maurice n'a pas connu ses grands-parents paternels. Les orphelins, livrés à eux-mêmes, durent assurer très tôt leur subsistance. Héritant de son père l'esprit d'entreprise, Wilhelm, deuxième de la fratrie, quitte Oeschgen à l'âge de seize ans pour apprendre le français à Cressier, près de Nyon. L'année suivante, en 1885, il vient s'installer à Neuchâtel où il résidera jusqu'à sa mort, en 1951. Il fait carrière à la Poste. Créateur du bureau

des chèques de la ville, il sera nommé chef du service d'exploitation, puis administrateur. De tempérament très actif, tout en restant « d'un abord tout simple¹ », Wilhelm, malgré une santé fragilisée par les rhumatismes liés à une boiterie congénitale, s'implique beaucoup dans les activités civiles de la ville. Membre assidu durant dix-sept années de la commission scolaire, il est aussi examinateur à l'école de commerce.

À ces engagements civiques s'ajoutent ses activités paroissiales. Conseiller de sa paroisse durant une dizaine d'années, il est également membre fondateur et président pendant douze ans du cercle ca-

1. Sœur Marie-Paule Gamba, amie d'enfance de Maurice Zundel, entretien avec le père de Boissière, Fribourg, 1985.

tholique, membre de l'association Saint-Vincent-de-Paul pendant trente ans et caissier bénévole de l'hôpital de la Providence, qui fait partie de sa vie, pendant trente-trois ans. Sa gestion rigoureusement intègre, son tempérament solennel le font apprécier et respecter. Inscrit au parti radical qu'il représente au conseil général, son dévouement ne s'embarasse pas d'idéologie. Son investissement journalier « le libère de dogmes qui ne sont pas de son ressort¹ ».

Cet engagement social suppose la complémentarité du couple, telle que nous la voyons apparaître sur les photos des parents de Maurice prises dans les années 1920. Wilhelm, de stature puissante, le visage à la bonté souriante et

1. Maurice Zundel, carmel de Matarieh, mai 1967.

grave, donne une impression d'assurance et de stabilité. À son côté, Léonie, petite et menue, esquisse un sourire timide et préoccupé. Elle se tient un peu voûtée, les bras le long du corps, paraissant attendre la fin de la pose pour reprendre ses activités. Physiquement, Maurice lui ressemble beaucoup : même front haut, mêmes yeux un peu enfoncés, mêmes pommettes saillantes dominant un menton étroit. Leur expression les différenciera. Maurice s'affranchit au fur et à mesure de sa vie d'une timidité certaine, et son regard tout de douceur semble se perdre dans une contemplation qui l'emmène toujours un peu au-delà de l'instant présent, pour pénétrer ce que l'intériorité de son vis-à-vis recèle d'infini...

Wilhelm Zundel peut s'appuyer sur sa femme. Accaparée par l'éducation de leurs quatre enfants nés dans les cinq premières années de leur mariage et par ses tâches ménagères, Léonie est « bonne, modeste, effacée, toute aux soins de sa famille et des pauvres¹ ». Plutôt timide, elle met discrètement son énergie au service du quotidien et ne ménage pas sa peine. Maurice retiendra d'elle sa patiente implication dans le travail, qualité majeure à ses yeux.

Si leur différence de tempérament oppose les parents de Maurice, rien n'en transparaît : « Mon père était très patient, je ne l'ai jamais entendu dire un mot à ma mère. Parfois en lui disant "au revoir" il ajoutait : "Sois comme je de-

1. Sœur Marie-Paule Gamba, *ibid.*

vrais être¹.” » La vie de famille est paisible, rituellement ponctuée par les offices dominicaux et les promenades en forêt. Lorsque les enfants seront un peu plus grands, leurs parents les emmèneront le dimanche au buffet de la gare d’Auvèrnièr, pour un goûter de pâtisseries et de sirops.

La famille est unie. Dans les deux sens du terme, d’ailleurs : à la fois liée et lisse. On y est aimant, mais sans démonstration de tendresse. Généreux, sans poésie. On y accomplit son devoir avec droiture, mais sans passion. On y est moral, mais sans génie. On y pratique la religion « dans le catholicisme ambiant, très rituel... Beaucoup de paroles, très peu d’Évangile. Tout cela pouvait se ré-

1. Cénacle de Genève, 29 janvier 1961, souvenirs personnels.

sumer en une pratique religieuse sans aucune expérience de Dieu ; les formules sont justes et vraies, donc admissibles, mais mortes¹ ».

Ce n'est pas là que Maurice puisera la fougue de ses élans spirituels. Elle lui viendra plutôt de la fameuse grand-mère protestante dont la conviction, l'engagement passionné et les délicieuses tartines de beurre sucré lui attachent tendrement l'enfant. « C'est elle, je pense, qui m'a le plus influencé dans toute ma vie. » Pesant contre les catholiques qu'elle juge, tout comme son mari, « enfermés dans ce monde de facilité qui n'engage à rien, dans lequel la mémoire des formules du culte suffit pour être comblé² », elle em-

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

mène régulièrement son petit-fils visiter les pauvres auxquels elle apporte son cœur et des produits de première nécessité.

De ces tempêtes grand-maternelles, le garçon retiendra à vie l'émotion du cœur, l'engagement auprès des pauvres. Lui aussi veut aider. Bravant une forte timidité, il offre ce qu'il porte sur lui, au grand dam de sa mère : « Te voilà de nouveau sans chemise¹ ? » Mais cette générosité spontanée fait la joie de ses parents. Des années plus tard, pour illustrer l'ouverture du cœur qu'il préconise aux enfants dont il assure l'instruction religieuse, il leur conte ce souvenir :

1. Sœur Marie-Paule Gamba, *ibid.*

« Le dimanche, comme vous le faites sans doute en famille, nous allions nous promener, mes parents, mes deux sœurs, mon frère et moi, et parfois, mus par une bonne inspiration, lorsque le soir commençait à tomber, mon frère et moi prenions le pas de course et nous allions faire le souper. Nous mettions une nappe sur la table, nous sortions la plus belle vaisselle, nous préparions des fauteuils pour accueillir nos parents et nous leur interdisions absolument de faire le moindre travail, nous les servions et nous étions heureux de leur avoir donné ce moment de bonheur... Cela constitue vraiment pour moi un des plus beaux souvenirs : ce repos des parents, cette joie, ce sentiment qu'ils ne sont pas seulement ceux qui se dévouent et qui se fatiguent pour leurs enfants, mais que de temps en temps, leurs enfants comprennent qu'ils sont fatigués et qu'ils ont besoin de repos. Je pense que vous pourriez en faire autant et que nous pourrions tous nous rappeler ce mot admirable de Jésus rapporté par l'apôtre saint Paul : "Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir¹." »

1. Extrait des homélies de Maurice Zundel, *Ta Parole comme une source*, p. 112.

Après deux ans de maternelle à l'Écluse, la rentrée scolaire de 1903 prévoit l'inscription à l'école primaire. Laquelle choisir ? Wilhelm Zundel, bien que son plus jeune frère Auguste enseigne chez eux, adopte, vis-à-vis des Frères des écoles chrétiennes, l'attitude critique ambiante. Leur fréquentation ne lui paraît pas garantir une fidélité à l'enseignement conféré : beaucoup d'élèves formés dans cet établissement n'ont-ils pas abandonné toute pratique religieuse ? Il confiera donc résolument ses quatre enfants à l'école communale de la Promenade, « extrêmement et naturellement protestante ». Maurice y restera pour sa part jusqu'en 1906. Il s'y confrontera aux plaisanteries véhiculées par certains élèves envers ces adorateurs

de la Vierge qui se confessent à des hommes et s'enlisent dans des rites stupides... et essuiera sereinement ces querelles religieuses qui n'atteignent pas son catholicisme déjà bien ancré.

Élevé dans une ambiance religieuse formaliste, il joue évidemment à la messe. Entouré de Renée et de petites voisines, Maurice, âgé de sept ans, a rempli de pastilles en chocolat un coquetier orné d'une Vierge. La messe intégralement lue par lui – n'affirme-t-il pas savoir le latin ? – devant un auditoire soumis et attendant sa récompense, il distribue consciencieusement au moment de la communion une pastille à chacune, et avale toutes les autres d'un seul coup, au milieu de clameurs furieuses. L'enfant décrit par sa sœur

aînée, Renée, est, jusqu'à l'année de ses quatorze ans, un petit garçon « turbulent, violent et orgueilleux ». Maurice, conscient de sa nature emportée et dominatrice, demandera toute sa vie à ses proches de prier pour que chaque jour, il se convertisse...

L'enfant reste fidèle au culte catholique. Son oncle, frère Auguste, est aussi son parrain et, lors de son baptême, il a consacré son filleul à la Vierge qu'il vénère. « Très pieux, il avait une bonhomie délicieuse, un petit accent mi-argovien, mi-bisontin. Certainement, il a eu une influence profonde et décisive sur le petit Maurice qui lui était très attaché¹. »

1. Sœur Marie-Paule Gamba, *ibid.*

Tous deux, liés par une « profonde amitié », se voient presque tous les jours :

« Depuis ma première communion, je me levais chaque matin à cinq heures et je faisais un trajet d'une demi-heure pour assister à la messe des frères à six heures à la chapelle de l'hôpital. Ensuite je déjeunais chez mon oncle avant d'aller en classe. Je passais tout le temps de mes loisirs chez les Frères et leur vie ne m'était pas inconnue, tout au contraire. Ils avaient pour moi beaucoup d'amitié. Ils étaient habillés en soutane noire avec rabat blanc (comme les pasteurs), ce qui était à l'époque un grand événement¹. »

L'emploi du temps de Maurice se partage équitablement entre les enseignements protestant et catholique. Au sein de sa paroisse, il suit avec intérêt les cours de catéchisme. « Les prêtres de la paroisse étaient de braves gens, exem-

1. Maurice Zundel, carmel de Matarieh, mai 1967.

plaires, on peut le dire, mais profondément antiprotestants. Le catéchisme aussi était extrêmement antiprotestant, ce qui faisait contrepoids au protestantisme des écoles. D'ailleurs, les écoles de la ville, comme les maîtres et les élèves, étaient imprégnées de protestantisme. Tous avaient des préjugés contre les catholiques, sauf naturellement, les rares camarades coreligionnaires¹. »

Dans l'équilibre approximatif de ce rapport de forces opposant jusqu'aux membres les plus chers de sa famille, l'enfant gagne une conviction naturellement œcuménique : catholique avec acharnement comme il le dit lui-même, il conservera toute sa vie un œil critique

1. *Ibid.*

à l'égard de tout ce qui, dans le catholicisme, n'est pas pur Évangile.

À dix ans, Maurice connaît son premier chagrin, avec le décès de sa grand-mère dont il parlera toujours avec grande affection : « Elle était la plus chrétienne de ma famille¹. » Mais aussi ses premières émotions intellectuelles avec son entrée, en 1907, au collège latin de Neuchâtel, situé en face de la Poste, où il sera formé durant les quatre années à venir, par « des maîtres protestants convaincus, pratiquants, intelligents, et dans l'ensemble admirables ». Il y découvre une atmosphère sympathique, studieuse, et surtout, y expérimente une pédagogie passionnante.

1. *Ibid.*

Le directeur du collège, James Paris, et le professeur de latin-grec, Charles Zumbach, ont adapté en français une méthode allemande d'enseignement visant à présenter le latin comme une langue vivante¹. Faisant fi d'une approche grammaticale dogmatique, la perception de l'articulation de la langue s'effectue par l'approfondissement de textes empruntés à la mythologie ou à l'histoire romaines. Idée simple, mais totalement révolutionnaire : pris par le contenu du texte, l'élève en vient rapidement à utiliser tout naturellement les locutions et les tournures latines. Les neuf heures hebdomadaires sont un véritable enchantement. Constatant le succès de la méthode, le maître redouble d'énergie. Tant et si

1. Méthode de Francfort, mise au point par Wulf et Schmedes.

bien qu'à la fin de la première année, ses élèves ont acquis le niveau de camarades ayant étudié le latin depuis cinq ans et peuvent aborder les auteurs avec une relative aisance. Pour autant, cette pédagogie, qui repose sur l'investissement des enseignants – dont certains donnent jusqu'à quarante-huit heures de cours par semaine –, impose aux élèves un travail écrasant et devra être abandonnée. Elle aura cependant imprégné durablement Zundel, à la manière d'une révélation : toute sa vie, il va entretenir avec l'apprentissage intellectuel une relation particulièrement vivante. Sa lecture est rapide, mais très concentrée. Délaissant résolument les détails, toujours à l'écoute de la personne, il recherche avant tout l'auteur dans le texte. Dans cet esprit il abordera plus tard toute l'œuvre de Ba-

chelard qu'il considère comme l'un des plus grands philosophes des sciences et aussi comme un poète dans lequel il se retrouve au point d'en écrire un livre : *Dialogue avec la Vérité*. « Au commencement est la relation », dit Bachelard¹. On touche là au mode même de fonctionnement de Zundel : pour lui, tout est relation. Zundel établit avec le sujet ou l'objet de sa contemplation, quels qu'ils soient, une relation personnelle, cœur à cœur, lui permettant d'aller tout de suite à l'essentiel.

Charles Zumbach sait ce que le succès de son enseignement doit à ses élèves. Sa classe regroupe des jeunes gens studieux, tous issus du milieu protestant – hormis

1. Gaston Bachelard, *La Valeur inductive de la relativité*, 1929.

le jeune Zundel qui semble désireux, déjà, de se consacrer à la prêtrise –, à l'esprit agréable, ouverts et curieux de tout. N'ont-ils pas adhéré aux « Amis de la Nature¹ », fameux club fondé au siècle

1. « Parmi mes camarades encore vivants en 1974, je voudrais nommer : Maurice Beguin, architecte ; André Burger, grand ami, fils de pasteur. Il vit actuellement comme un paysan en Haute-Savoie. Comme il n'y a pas d'église protestante, il va le dimanche à la messe. Il fut professeur de littérature médiévale à l'université de Genève ; Edmond Calame, architecte, Robert Cand, pasteur, Marcel Étienne, ingénieur, Jean Piaget, mondialement connu pour ses travaux de psychologie infantile. Le père de Piaget fut premier recteur de l'université de Neuchâtel. J'allais parfois dîner chez eux et Manfred Reichel, professeur de paléontologie à l'université de Bâle.

« Il y a parmi mes camarades décédés : Gustave Juvet, grand mathématicien mort à l'âge de quarante ans. Il serait devenu un personnage tout à fait international s'il avait vécu. Nous pouvons lire : *La Structure*

précédent et consacré à l'étude des phénomènes naturels ?

Les membres se réunissent régulièrement le jeudi dans un grenier loué pour mettre à jour et comparer leurs observations savantes. L'affaire est sérieuse : chaque candidat est amené en grande pompe à la Pierre-à-Bot, une sorte de rocher sis dans la forêt du Jura neuchâte-

des nouvelles théories physiques, par Gustave Juvet, doyen de la faculté des sciences de Lausanne. Juvet tout d'abord, à cause de son esprit scientifique, était athée. Puis un choc terrible, la mort de son jeune frère, l'a amené à la pensée chrétienne. Enfin Roland Wavre, professeur de mathématiques à l'université de Genève, mort dans la cinquantaine. Nous étions tous très liés et faisons partie d'un club qui existe toujours : les "Amis de la Nature". » (Notes dictées à Monique Vincent.) Zundel continuera jusqu'à sa mort à venir à la réunion annuelle des anciens.

lois. Là se déroule son « baptême », une cérémonie rituelle au cours de laquelle il doit choisir son totem, en référence au *Roman de Renart*. Zundel se verra désigner – en raison probablement de cet habit noir ecclésiastique qu’il désire revêtir – les attributs de Thiercelin, le Corbeau... Au cours de régulières excursions, chacun se penche sur son étude de prédilection. Manfreid Reichel – futur paléontologue – observe attentivement le comportement des oiseaux, Gustave Juvet s’interroge sur ces phénomènes qui alimenteront plus tard son livre *La Structure des nouvelles théories physiques* ; quant à Jean Piaget, il n’a pas encore répondu à l’attraction de la psychologie infantile. À quatre pattes, ce véritable maître en malacologie fouille la terre,

multipliant les recherches sur l'évolution des mollusques fossilisés dont il entretient passionnément ses camarades et le directeur du musée de l'Histoire naturelle, épaté par la qualité des observations de ce garçon de quinze ans !

De retour au grenier, les esprits s'échauffent autour d'un thé brûlant. À Juvet qui s'enflamme pour le transformisme, Zundel oppose les arguments de Jean-Henri Fabre, l'observateur minutieux des insectes auquel Jean Rostand vouera ses premières admirations. La brillante compagnie décide d'élire son président. Le sens de l'amitié sera le critère du vote de cette année 1911 et Zundel est choisi. Les uns se souviennent de l'accueil chaleureux qu'il a su réserver aux nouveaux venus, les autres ont silen-

cieusement admiré sa particulière sensibilité. Dans les bois, alors que chacun cherche à aiguïser ses connaissances, répertorie, classifie, étiquette, Zundel observe jusqu'à la contemplation une petite plante, comme s'il percevait à travers elle quelque grâce dont il se réjouit dans un sourire recueilli.